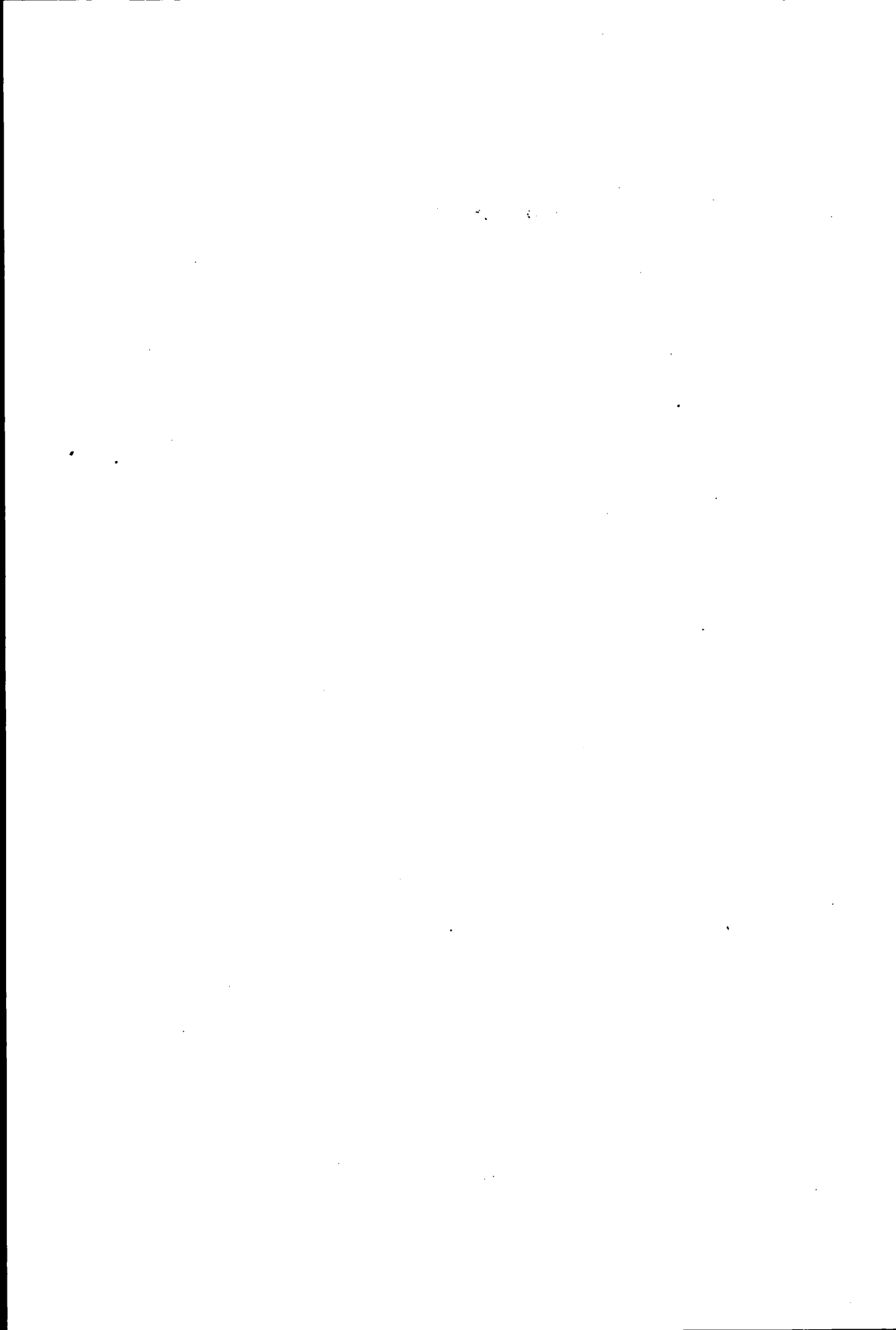


Chroniques



Autour du 5ème anniversaire de la mort d'Aurélien Sauvageot¹

I

Mária Czeller-Farkas

Introduction

Séparée d'Aurélien Sauvageot par plusieurs générations, je n'ai pu le connaître qu'à travers ses ouvrages.

Mon premier contact avec son œuvre a été la lecture de ses « Souvenirs de ma vie hongroise » que j'ai lus en traduction hongroise. En lisant ce livre, j'ai été frappée de l'affection qu'il portait en lui pour notre langue, notre peuple et notre littérature. Et quand j'ai orienté mes études vers l'enseignement du hongrois à l'étranger et que j'ai dû choisir un sujet pour mon mémoire de maîtrise, ma première pensée a été alors pour Aurélien Sauvageot : je me disais qu'il n'y avait pas beaucoup de savants de cette envergure dans le domaine des sciences humaines et qu'il était tout à fait légitime de me donner pour tâche d'étudier son activité professorale et scientifique dans le domaine du hongrois.

J'ai voulu tenter de cerner la personnalité de Sauvageot professeur de hongrois en m'appuyant sur ses propres souvenirs et sur ceux de ses contemporains.

Je me suis rendu compte de l'importance de la littérature dans son enseignement. Dans son livre intitulé « Válságok és változások » (Des crises et des modifications) László Dobossy écrit : « Dans ses cours on n'entendait jamais de balbutiements livresques. Ses exemples étaient choisis, même à l'usage des débutants, dans les textes des meilleurs auteurs. Sauvageot n'a pas cessé de répéter comme une sorte de postulat que la hungaritude ne peut être comprise et appréciée que par celui qui connaît la poésie d'Ady ».

Et, pour citer un autre témoignage, le regretté János Győri, professeur à la Faculté des Lettres de Budapest, qui avait été répétiteur de Sauvageot dans les années 1930 après avoir été son élève en Hongrie, a fortement caractérisé la méthode de son maître dans sa contribution au cahier intitulé « Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes », édité en 1958 par l'Institut Hongrois sous la direction de Jean Gergely. Son témoignage, dont Sauvageot confirmera plus tard la véracité, évoque un cas concret. J'en cite l'essentiel :

« La nourriture linguistique se tasse et se dépose en nous, mais l'air du Verbe qu'on avait respiré rue de Lille garde pour toujours sa vivante mobilité. La première sert à nous faire marcher, le second permet un vol à l'imagination. Aussi ai-je l'intention de rappeler ici non pas le sévère Gardien des systèmes grammaticaux, mais le subtil Mage de l'alchimie verbale. Alchimie ? Assurément. Une transmutation en hongrois d'éléments authentiquement français et leur retrans-

¹ Textes lus lors d'une soirée organisée par l'ADEF0 pour évoquer la mémoire d'Aurélien Sauvageot le 30 novembre 1993 (Aurélien Sauvageot est décédé le 5 décembre 1988).

mutation en leur substance d'origine, voilà le grand œuvre qui équivaut à un vrai travail hermétique. Mais passons la parole à Aurélien Sauvageot. « Les Fleurs du Mal » en main, il nous donne lecture de deux vers de Baudelaire :

*Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon,
Il nage autour de moi comme un air impalpable ...*

Veillez ouvrir, Mesdames, Messieurs, les Poésies Nouvelles de son traducteur hongrois, André Ady, chez qui les vers cités ci-dessous ont revêtu un costume hongrois qu'en langue française on pourrait reproduire à peu près de cette manière :

*Éternellement me chasse le Démon, me persécute, me suit,
Tel un air impalpable il nage autour de moi ...*

La différence est à peine sensible au premier abord. Mais l'œil perspicace de Sauvageot pénètre incontinent dans les arcanes du hongrois que la version improvisée ne fait que vaguement sentir. Et voici ce que nous révèle le Maître :

« l'image initiale de Baudelaire, d'une rectitude et d'une plasticité iconographiques, propres à l'art catholique de la France médiévale, est rendue par le poète hongrois, de formation calviniste, à l'aide d'une cascade de verbes aboutissant à une vision floue du Démon ».²

Il m'est apparu que l'autre source principale de Sauvageot a été l'œuvre de Móricz, un auteur qu'il n'a jamais cessé d'admirer. Il est vrai qu'il aimait beaucoup aussi les nouvelles de Kosztolányi, mais c'est à Móricz qu'il a donné la première place pour l'incarnation et l'évocation de la vie hongroise.

La langue et le peuple étaient inséparables dans son enseignement. Il était important pour lui de connaître les hommes qui s'expriment par l'usage de la langue. Il dit dans son livre intitulé « Souvenirs de ma vie hongroise » :

« Une civilisation n'est pas purement rationnelle, elle est humaine, et on ne peut essayer de la comprendre que si l'on se met à l'unisson de ses émotions autant que de ses pensées. C'est ce que j'ai essayé de faire. Je n'ai pas pu agir autrement. »³

Son livre intitulé « Découverte de la Hongrie », publié en 1937, allait déjà dans le même sens. C'est l'ouvrage de quelqu'un qui connaissait bien le monde hongrois. Et j'ai relevé des idées analogues dans le cahier intitulé « Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes », où est dressé le bilan d'un quart de

² Gergely-Sakari : *Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes*, Institut Hongrois, Paris, 1958, p. 27

³ Aurélien Sauvageot : *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Európa, 1988, p. 13.

siècle d'activité de la chaire créée en 1931 et occupée depuis sa fondation par Aurélien Sauvageot. Il y dit notamment : « Pour apprendre convenablement, sûrement, le finnois ou le hongrois il faut savoir ce qu'est la Finlande ou ce qu'est la Hongrie, savoir aussi ce qui se passe en Finlande et ce qui se passe en Hongrie ».⁴

Il y a là une conception fondamentale qui — mon enquête m'en a convaincue — a toujours guidé l'activité pédagogique de Sauvageot. Même dans sa retraite provençale, il s'est tenu parfaitement au courant de ce qui se passait dans les pays finno-ougriens. J'ai lu de lui de nombreux articles, préfaces et compte-rendus qui en témoignent dans différentes revues de Hongrie.

La tâche la plus sacrée, pour un professeur, c'est de transmettre à ses disciples tout le savoir et toute l'expérience qu'il a pu accumuler durant sa carrière. Aurélien Sauvageot a su réaliser pleinement le programme qu'il s'était fixé comme sa mission d'enseignant.

II

Roger BERNARD

Mes souvenirs sur Aurélien SAUVAGEOT

Il ne me souvient plus très exactement de la date à laquelle j'ai fait la connaissance d'Aurélien Sauvageot. Ce fut, en tout cas, entre 1929 et 1932, années au cours desquelles j'ai été élève de l'École Normale Supérieure. Mon maître Paul Boyer, professeur de russe et administrateur de l'École nationale des langues orientales vivantes, lui avait parlé de moi en des termes élogieux, et il désirait connaître l'apprenti slaviste que j'étais. Il m'invita donc un soir après le dîner dans son appartement. Naturellement, la maîtresse de céans était là, ainsi que le petit Serge, qui arpentait à quatre pattes le salon. Un autre invité était un jeune Hongrois qui était élève du Collège Eötvös de Budapest et dont le nom était, si j'ai bonne mémoire, Jankovich⁵. C'était un homme d'une très haute taille, à la fière allure et doté d'une magnifique voix de basse. A la demande de Sauvageot, il nous chanta quelques chansons hongroises, qui firent sur moi une profonde impression. Comme je lui en faisais compliment, il me répondit que ces chansons n'étaient pas faites pour être chantées dans un salon parisien, mais pour aller se perdre dans l'immense puszta hongroise aux horizons sans fin.

Dès notre première rencontre, Sauvageot m'avait annoncé que le poste de directeur de l'Institut français de Budapest serait prochainement libre et qu'il souhaitait que ce poste fût occupé par un ancien élève de l'École normale supérieure, titre qui lui semblait offrir la garantie d'une certaine culture générale et d'une certaine ouverture d'esprit. Dès lors, j'avais compris qu'il envisagerait favorablement ma candidature à ce poste. Toutefois il attendit, pour me faire une proposition plus précise, que j'aie été

⁴ Gergely-Sakari : op. cit., p. 12.

⁵ Ferenc Jankovich (1907–1971.), poète, romancier, membre du mouvement des écrivains populistes.

reçu à l'agrégation de grammaire, ce qui eut lieu en 1932 au terme de mes trois années d'École. Un drame cornélien se livra alors en moi. D'une part, la Hongrie m'attirait d'après le peu que je connaissais de son histoire et de sa littérature, surtout grâce à des traductions allemandes d'œuvres d'écrivains hongrois. D'autre part, je craignais de ne pas être à la hauteur de ma tâche dans un pays où je n'étais jamais allé et dont je n'étais pas sûr de pouvoir étudier la langue, pour répondre au souhait de Sauvageot, après l'effort que j'avais dû m'imposer pour acquérir les éléments du russe et du bulgare et pour préparer l'agrégation. Il me sembla plus honnête et plus sage d'accepter pour mes débuts un poste de professeur au lycée d'Amiens, où je suis resté pendant trois années, qui comptent d'ailleurs parmi les plus heureuses de ma vie.

Toutefois, ne voulant pas laisser Sauvageot dans l'embarras, je crus devoir lui recommander la candidature éventuelle de Georges Deshusses, un Savoyard, dont j'avais fait la connaissance dans la « khâgne » du lycée du Parc à Lyon en 1926-1927, alors que j'étais « bizuth » et qu'il était « cube », et que j'avais eu le plaisir de retrouver deux ans plus tard à l'École. Georges Deshusses, qui était pour moi un ami très proche, était germaniste de formation, agrégé d'allemand depuis 1931 et plus familiarisé que je ne pouvais l'être avec les problèmes relatifs à l'Europe centrale et à l'ancien Empire austro-hongrois. Sa candidature, que j'avais fortement appuyée auprès de Sauvageot, fut agréée par le Quai d'Orsay. Pendant une douzaine d'années, je pense, Georges Deshusses fut conseiller culturel auprès de l'Ambassade de France à Budapest. Il porta un vif intérêt à l'histoire de la Hongrie, à sa littérature et apprit la langue hongroise assez bien pour avoir été capable de traduire certaines œuvres de cette littérature en français. Il coula des jours heureux jusqu'en 1939. L'horizon s'assombrit alors avec la portée du nazisme, puis avec le déferlement des troupes soviétiques, contre les excès desquelles il eut le courage de protester auprès d'un colonel de l'armée soviétique. Il quitta alors la Hongrie, ce pays auquel il s'était si fortement attaché et qu'il devait, je pense, ne jamais revoir.

Mes rapports avec Sauvageot n'ont jamais été très intimes, ce qui tient sans doute avant tout à l'assez grande différence d'âge qui nous séparait et qui, outre le prestige scientifique dont était entourée sa personne, m'inspirait des sentiments de modestie et de timidité. Nos rapports n'en ont pas moins été assez fréquents pendant vingt ans, entre 1947, date à laquelle j'ai été nommé titulaire de la chaire de bulgare de l'École nationale des langues orientales vivantes, et 1967, date à laquelle Sauvageot, titulaire de la chaire de langues finno-ougriennes depuis 1931, partit pour Aix-en-Provence, où il devait jouir d'une retraite longue et féconde jusqu'en 1988, date de sa mort. Durant vingt ans, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater aussi, que, bien qu'il eût été l'une des trop nombreuses victimes du nazisme et du gouvernement fantoche de Vichy et bien qu'il fût ce qu'il est convenu d'appeler « un homme de gauche », il sut ne pas sombrer dans cette sorte d'idolâtrie qui altéra le jugement de tant d'intellectuels français. Plusieurs fois il a obtenu que l'assemblée votât à bulletins secrets, malgré les récriminations de ceux qui osaient prétendre qu'un vote à main levée « est beaucoup plus sérieux » ! J'étais le plus souvent de son avis. Toutefois il m'arrivait de ne pas le suivre dans les jugements qu'il portait sur les personnes, parce que j'estimais que dans ce domaine il était plus facilement victime de son extrême vivacité d'esprit, qui pouvait le porter à exercer indûment sa

verve sans un examen suffisamment approfondi des faits. Mais sa personnalité demeurait attachante jusque dans certains de ses excès.

Aurélien Sauvageot était l'un des membres les plus éminents de la Société de Linguistique de Paris, qui l'avait accueilli dès 1917, alors qu'il était âgé de vingt ans et qu'il était encore élève du lycée Henri IV. Souvent j'ai pu admirer, en tant que membre de cette société, ses exposés où son esprit clair et vigoureux réussissait à dominer une érudition immense. De son œuvre, que je suis loin de connaître dans son intégralité, Jean Perrot écrit qu'elle est « riche, forte, multiple ». Sauvageot avait une curiosité et une compétence qui ne se limitaient pas au finno-ougrien. De tous ses ouvrages celui auquel j'ai eu recours le plus fréquemment est son dictionnaire hongrois-français, énorme volume de plus de 1.300 pages, que j'allais consulter à l'École des langues orientales, surtout pour essayer d'interpréter tant bien que mal certains articles du dictionnaire étymologique hongrois de Gombocz et Melich, qui renferme nombre d'indications précieuses concernant non seulement le hongrois, mais les langues slaves et balkaniques.

Sauvageot aimait à rappeler ce qu'il devait aux maîtres qui avaient contribué à sa formation et à l'orientation de sa carrière, en particulier au linguistique français Antoine Meillet et au linguiste hongrois Zoltán Gombocz. J'ai moi-même quelque peu connu dans les dernières années de sa vie Antoine Meillet, déjà affaibli par l'âge, mais encore capable de nous faire à la Société de Linguistique d'une voix cassée et mal assurée un exposé d'une grande richesse de pensée, que nous écoutions religieusement. J'ai entendu parler de Zoltán Gombocz surtout par mon vieil ami Georges Deshusses qui s'honorait de son amitié et qui admirait profondément en lui le savant et l'homme. Sauvageot m'apparaissait comme un lien entre ces savants aux noms prestigieux, qui évoquent en mon âme un passé déjà évanescent, et notre moins glorieuse époque. Ce fut un deuil pour moi que d'apprendre certain triste jour de décembre 1988 que Sauvageot nous avait quittés et que l'image visible de ce lien avait été abolie.